
LOUIS MERCIER, HÉLÈNE CAJOLET-LAGANIÈRE (ed.), *Français du Canada - Français de France VI*, « Actes du Sixième colloque international d'Orford, du 26 au 29 septembre 2000 »

Anna Giaufret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/29691>

DOI : 10.4000/studifrancesi.29691

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 440-442

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Anna Giaufret, « LOUIS MERCIER, HÉLÈNE CAJOLET-LAGANIÈRE (ed.), *Français du Canada - Français de France VI*, « Actes du Sixième colloque international d'Orford, du 26 au 29 septembre 2000 » », *Studi Francesi* [En ligne], 149 | 2006, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/29691> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.29691>

Ce document a été généré automatiquement le 8 novembre 2020.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

LOUIS MERCIER, HÉLÈNE CAJOLET-
LAGANIÈRE (ed.), *Français du Canada -
Français de France VI*, « Actes du
Sixième colloque international
d'Orford, du 26 au 29 septembre
2000 »

Anna Giaufret

RÉFÉRENCE

LOUIS MERCIER, HÉLÈNE CAJOLET-LAGANIÈRE (ed.), *Français du Canada - Français de France VI*,
« Actes du Sixième colloque international d'Orford, du 26 au 29 septembre 2000 »,
(« *Canadiana Romanica* », 18), Tübingen, Niemeyer, 2004, pp. 365.

- 1 D'après les propos du responsable du volume, Louis Mercier, ce sixième colloque *Français du Canada - français de France* regroupe des contributions ayant pour but de « mieux comprendre les liens linguistiques qui unissent la France et le Canada » (p. 1), proposés par des spécialistes de dialectologie, de lexicologie et de lexicographies françaises, travaillant en France, en Allemagne et au Canada.
- 2 La première section du recueil (« L'apport des enquêtes linguistiques et corpus littéraires régionaux ») est ouverte par une présentation des questions, aussi bien onomasiologiques que sémasiologiques, que soulèvent les dénominations normandes de deux coquillages, communément connus en français standard sous les noms de *patelle* et *ormeau* (René LEPELLEY, *Variation du français régional de Normandie dans la dénomination de quelques coquillages*, pp. 13-20). Catherine BOUGY, analyse, quant à elle, *Le Français régional de jeunes Bas-Normands* (pp. 21-34) par le biais d'une enquête qui lui a permis de

« dégager une image actuelle du français régional de Basse-Normandie » (p. 21). L'auteure part de la définition de « mot régional » comme « mot connu par tout le monde et qui est senti comme appartenant au français » (empruntée à Bruneau, Straka, Baldinger) pour tenter de décrire le français régional bas-normand d'aujourd'hui (essentiellement le lexique lié à la vie affective des locuteurs), d'hier (mots en voie de disparitions et qui s'intègrent difficilement à une série) et de demain (termes simples et pratiques, souvent à la mode). Les conclusions font état, d'une part, d'une régression de l'emploi du lexique lié au monde rural et de la compétence des nouvelles générations, qui montrent toutefois souvent un attachement à l'héritage familial régional.

- 3 La contribution de Patrice BRASSEUR (*Représentation g  olinguistique : la diffusion du lexique dans l'Atlas linguistique de la Normandie*, pp. 35-50) a pour but de « mesurer la diffusion du lexique dans l'espace dialectal normand et de repérer les solutions de continuité notables » (p. 35). L'analyse aborde le champ lexical de l'élevage des bovins et utilise le relevé des cartes du tome 3 de l'*Atlas Linguistique de la Normandie* (1997). L'auteur conclut que la cohésion lexicale semble ne pas avoir de relation avec les spécificités phonétiques des parlers de la région, mais plutôt avec l'isolement de certaines zones du territoire normand.
- 4 Brigitte HORIOT (*Analyse lexicologique d'un roman de Pierre Senillou : L'Arant  le*, pp. 51-57) présente une analyse lexicale d'un roman régionaliste saintongeais paru en 1991, qui relate, à travers le journal d'un personnage féminin, « la vie quotidienne d'un petit village où tout le monde se connaît et s'  pie » (p. 52) dans les années de l'entre deux guerres. Le lexique du roman constitue donc le témoignage d'une époque, avec ses mots archa  iques et sa richesse de régionalismes, que Horiot localise à l'aide de documents dialectologiques dans l'Ouest de la France et dans les parlers français du Canada, tout en proposant, en conclusion de son article, la rédaction de glossaires du français régional qui pourraient aider les romans régionalistes à sortir de leur région.
- 5 Dans la contribution suivante, Marie-Rose SIMONI-AUREMBOU expose *Les apports du sud-ouest de la région parisienne aux régionalismes de la France* (pp. 59-70), en recherchant ces régionalismes dans le *Dictionnaire des régionalismes du français* de Pierre R  zeau : la région retenue correspond au département des Yvelines où plusieurs enquêtes de terrain ont été menées au XIX   et au XX   siècles et dont le français régional est représenté dans les œuvres de l'écrivain Pierre Lelong. Il ressort de cette étude la vitalité de ces formes, dont la plupart ont travers   l'Atlantique et sont attestées au Québec.
- 6 Claude VERREAULT et Thomas LAVOIE tentent de « mieux faire ressortir les principaux traits qui contribuent à caractériser les régions de l'Est et de l'Ouest québécois » (p. 75), dans *Les parlers de l'Est et de l'Ouest québécois : essai de caractérisation linguistique* (pp. 71-121). L'analyse est fondée sur 70 variantes repérées dans le corpus du *Parler populaire du Québec et de ses régions voisines* (1980), dont l'aire de diffusion est identifiée, ainsi que l'origine. Les auteurs concluent que « La variation lexicale observée entre ces deux aires permet de penser qu'elles se sont développées de façon indépendante et à partir de fonds relativement différents, mais seules des études plus approfondies permettront de mieux en cerner la personnalité linguistique » (p. 89).
- 7 Dans une étude abordant de nouveau les variantes g  olinguistiques, Caroline LAFLAMME enquête sur la *Distribution de quelques variantes g  olinguistiques dans les parlers populaires de l'Est du Canada : essai de comparaison diachronique* (pp. 123-149), en évaluant et comparant « les aires g  olinguistiques de quelques variantes relevées dans deux

enquêtes effectuées à près de 70 ans d'intervalle» : l'une au début du xx^e siècle par la Société du parler français au Canada, l'autre dans les années Septante par Gaston Dulong. Les résultats de la comparaison permettent de conclure que l'aire des régionalismes peut rester stable, s'élargir ou se restreindre, alors que dans le cas des emplois généraux, leur aire d'emploi peut se restreindre, ce qui entraîne une régionalisation du mot en question.

- 8 Liliane RODRIGUEZ, dans son *Du corpus d'enquête de terrain au dictionnaire : le sort de poirette et zamboni, ou les écarts de la représentation lexicographique des particularismes topolectaux* (pp. 151-164) se pose, par le biais de cette comparaison entre un corpus issu d'une enquête de terrain et la nomenclature de plusieurs dictionnaires (la plupart publiés au Canada), un double objectif : « mesurer le degré de correspondance ou de disparité existant entre une série d'usages attestés au Manitoba et leurs diverses représentations lexicographiques » et « interpréter les résultats de cette comparaison » (p. 151). L'analyse révèle tout d'abord que l'inclusion ou l'exclusion dans la nomenclature d'une lexie ne correspond pas à sa disponibilité chez les locuteurs, mais aussi que l'emploi de documentation issue aussi bien d'enquêtes de terrain que de banques de données textuelles pour la constitution de la nomenclature « contribuerait à un accroissement de la présence des mots disponibles » (p. 160). De plus, les dictionnaires de type « intégré » (offrant une nomenclature générale qui incorpore les particularités topolectales, s'opposant aux dictionnaires « différentiels ») semblent atteindre la meilleure représentativité. Rodriguez ne manque pas de soulever la question idéologique, à savoir le risque de réintroduire un centralisme qui autrefois proposait la France comme source du « bon usage » et qui aujourd'hui aurait simplement déplacé la question en se recentrant sur le français québécois et marginalisant les autres emplois, comme le français du Manitoba.
- 9 Pour leur part, Louise PERONNET, Rose-Mary BABITCH et Wladyslaw CICHOCKI tentent, dans *La Périphrase comme stratégie lexicale dans l'Atlas linguistique du vocabulaire maritime acadien* (pp. 165-172), d'expliquer pourquoi les locuteurs interrogés ont parfois répondu à leur questionnaire par une périphrase plutôt que par un terme. Après avoir défini la périphrase comme une « expression » relevant de la syntaxe, « composée de plusieurs mots qui peuvent être utilisés en remplacement d'un seul » (p. 166), les auteurs s'attachent à classer les p  rphrases identifiées selon plusieurs critères (morphosyntaxique, régional, thématique), pour conclure que la périphrase, qui se situerait hors du lexique, serait « une façon de répondre à une question en la contournant » (p. 171) et donc une réponse intermédiaire entre la non-réponse et la réponse lexicale.
- 10 La deuxième section (« L'éclairage historique ») s'ouvre sur une question phonétique, celle de *L'Accent dit provincial du français parlé au Canada aux XIX^e et XX^e siècles : le témoignage des voyageurs* (pp. 175-186) abordée par Jean-Denis GENDRON. L'auteur y constate que l'accent canadien commence à être stigmatisé à partir de 1810, alors que sous le Régime français (1608-1760) les voyageurs ne faisaient état d'aucune différence de prononciation entre le français de France (plus précisément celle de la bonne société parisienne dont font partie les voyageurs) et celui du Canada. L'accent canadien est décrit par les voyageurs comme vieillot, provincial, lourd, paysan, monotone : cela semble être d   à la prononciation particulière de certaines voyelles (notamment le *a* postérieur) et à la tendance à conserver longues des voyelles qui s'abrègent en français parisien. Ces caractéristiques sont toutefois indépendantes de la classe sociale du

locuteur ainsi que de sa localisation géographique. Quels sont donc les changements qui se sont produits dans la prononciation en France entre 1760 et 1810 ? La centralisation de l'état français, à partir de la Révolution, aurait favorisé l'adoption de la norme de la haute société parisienne, qui aurait laissé les provincialismes aux campagnards et aux gens peu instruits. Au contraire, au Canada, les locuteurs auraient conservé d'abord l'accent parisien de 1760, peu à peu remplacé par une norme populaire, car les paysans et les ouvriers formaient la masse de la population, une fois les élites françaises parties.

- 11 L'article de Peter W. HALFORD, *Trois siècles de francophonie : archaïsmes et régionalismes dans le parler du Détroit* (pp. 187-197) trace un portrait de la situation linguistique de cet « îlot francophone », en présentant d'abord un panorama de la documentation disponible (couvrant les XI^e, XVIII^e et XX^e siècles), puis les caractéristiques lexicales de cette variété de français, dont la plupart des archaïsmes et régionalismes font partie du « fonds francophone pan-nord-américain » (p. 190) ou du « vocabulaire de l'intérieur du continent » (p. 191), notamment à cause d'une flore et d'une faune sensiblement différentes de celles de l'Est du Canada. Le français du Détroit possède également des termes spécifiques à la région, dus à l'isolement de la région qui a entraîné une évolution linguistique particulière : ces termes sont issus « des mêmes procédés d'adaptation lexicale » utilisés par les autres communautés francophones d'Amérique du Nord, notamment l'emprunt à une autre langue, souvent amérindienne, et l'adaptation d'un terme français déjà existant.
- 12 La deuxième partie du recueil se clôt sur la contribution de Jean-Claude BOULANGER, qui, dans *Les Proprionymes dans trois dictionnaires de l'époque classique* (pp. 213-228), se demande « dans quelle(s) mesure(s) les lexicographes [Richelet, Furetière et les Académiciens] avaient l'entière liberté du choix des contenus de leur dictionnaire respectif » (p. 213) et cherche à retrouver dans les noms propres présents dans les textes d'introduction et dans les exemples l'idéologie propre aux auteurs de chacun de ces ouvrages et à établir l'éventuelle présence de réseaux qui établiraient une filiation entre les trois monuments de la lexicographie française. De l'analyse des textes prédictionnaires, il ressort que, alors que l'œuvre de Richelet fait état d'une langue présente et celle de Furetière est résolument tournée vers l'avenir, la Préface de l'Académie est « un discours clos, bouclé sur lui-même et passéiste » (p. 220). Pour ce qui est des proprionymes contenus dans les exemples, il est possible d'établir une forte intertextualité entre le Dictionnaire Universel et le Dictionnaire de l'Académie, car 8 des 16 toponymes du second sont déjà présents dans le premier, dont 7 à l'intérieur des mêmes articles.
- 13 La troisième section (« L'apport des corpus informatisés ») est ouverte par l'article de Pierre CADINAL et Christiane MELANÇON (*Sortir des fardoques : les recherches prélexicographiques à l'ère informatique*, pp. 231-236) où les auteurs illustrent les nouvelles possibilités offertes par les corpus informatisés aussi bien du point de vue quantitatif (corpus très vastes) que qualitatif (par exemple, le repérage plus facile des variantes, d'acceptions d'un même lexème). Toutefois, ces énormes bases de données (y compris Internet) posent quelques problèmes méthodologiques aux chercheurs, notamment ceux de la fiabilité et de la valeur de leurs textes. De plus, un double mouvement semble être à l'œuvre aujourd'hui, à la fois centrifuge et centripète : un éclatement polycentrique de la langue française et une tendance à la standardisation, due à la communication internationale. Tout cela est certainement matière à réflexion pour le lexicographe.

- 14 Dans le texte suivant, *Le Réseau des corpus lexicaux québécois dans Internet* (pp. 237-245), Normand MAILLET illustre le projet en cours, lancé par le Secrétariat à la politique linguistique du Gouvernement du Québec, visant à développer, de la part d'équipes d'universitaires, divers fonds québécois de données linguistiques et textuelles avec un guichet unique d'interrogation donnant accès à tout le *Réseau des corpus lexicaux québécois*, accessible à partir du site www.spl.gouv.qc.ca/corpus/index.html. Une description détaillée des différents corpus, rassemblés par cinq universités québécoises, est fournie en conclusion.
- 15 Deux de ces corpus sont présentés dans les interventions suivantes. Frédéric GAGNÉ, Claude VERREULT et Louis MERCIER illustrent *La Base de données textuelles ChroQué : un nouvel outil pour élargir la description du français en usage au Québec* (pp. 247-261), à savoir une « base de données textuelles de chroniques québécoises de langage [...], textes qui ont joué un rôle déterminant dans la construction de l'imaginaire linguistique des Québécois ainsi que dans le rapport que ces derniers entretiennent avec leur norme » (p. 247). Le corpus se compose de 3586 chroniques rédigées par une vingtaine de chroniqueurs représentatifs, qui ont publié entre 1865 et 1996 et il est accessible à partir du site du groupe de recherche LexiQué (www.lexique.ulaval.ca).
- 16 De leur côté, Pierre MARTEL et Hélène AJOLET-LAGANIÈRE présentent *L'Apport de la Banque de données textuelles de Sherbrooke : des nomenclatures enrichies* (pp. 263-277), un corpus de vingt millions d'unités lexicales appartenant au niveau soigné du français québécois, constitué par des « textes représentatifs des différents usages du français québécois » (p. 264) par leur variété (langue générale écrite et orale, langue littéraire, journalistique et plus spécialisée). La BDTS fournit des informations précieuses sur la fréquence et la dispersion des unités lexicales dans différents types de textes, sur la hiérarchisation des usages, ainsi qu'une grande quantité d'exemples et de contextes d'emploi (collocations, cooccurrents, phraséologismes).
- 17 *Les Rectifications de l'orthographe du français en l'an 2000 : un premier bilan d'après les dictionnaires français et québécois* sont illustrées d'abord par Liselotte BIEDERMANN-PASQUES qui, dans son bilan de la lettre A (pp. 279-290), essaye de définir le taux de prise en compte des formes rectifiées dans quatre dictionnaires parus entre 1998 et 2000 : les modifications les plus fréquemment attestées concernent les modifications de l'accent sur la lettre *e* ainsi que la francisation des mots d'emprunt, rectifications qui faisaient déjà partie de l'usage graphique. Fabrice JEJCIC fait état des apports de l'informatisation à la réforme de l'orthographe (pp. 291-309), en présentant un bilan des graphies rectifiées sous forme de base de données (*Rectibase*), d'après laquelle il est possible d'analyser la politique des dictionnaires à l'égard des rectifications ainsi que l'impact de ces dernières sur les dictionnaires analysés (*Dictionnaire de l'Académie*, *Petit Robert*, *Petit Larousse*, *Dictionnaire Hachette Encyclopédique*, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*).
- 18 La quatrième et dernière section (« Contact des langues et autres voies de recherche») se compose de trois contributions, dont la première, d'Henriette WALTER (*Variétés lexicales du français et anglicismes de part et d'autre de l'Atlantique*, pp. 313-331) fait état d'une recherche abordant la comparaison entre le *Dictionnaire historique du français québécois* (1998) et le *Dictionnaire du français acadien* (1999) afin de tracer les limites entre acadianismes et québécismes : malgré la difficulté de les établir, il est possible de tirer quelques conclusions, notamment sur l'origine du vocabulaire acadien, où semble dominer l'oïl de l'Ouest, ainsi que, de façon inattendue, les parlers de Bourgogne. Walter s'attache ensuite à comparer l'emploi des anglicismes en France et au Canada, et

à « repérer ceux qui sont usuels dans chacun des deux pays » (p. 317). Le résultat de l'étude a permis d'établir quatre listes : les anglicismes communs, les anglicismes employés seulement au Canada, les anglicismes employés seulement en France et les anglicismes employés en France mais dont l'utilisation n'a pas encore été confirmée au Canada.

- 19 Pamela GRANT, quant à elle, présente les résultats d'une étude de l'influence du français québécois sur la composante lexicale de l'anglais en usage au Québec (*Du français québécois vers l'anglais québécois : les emprunts lexicaux*, pp. 333-342), étude menée sur un corpus de textes écrits de nature journalistique, touristique et administrative, qui a produit plusieurs centaines de gallicismes d'emploi courant. Cette influence se serait accrue au cours des dernières décennies grâce à l'augmentation du taux de bilinguisme parmi les anglophones, au rôle de plus en plus minoritaire de l'anglais au Québec et à l'omniprésence de la nomenclature française désignant des réalités institutionnelles, administratives, sociales, géographiques et politiques. L'analyse des emprunts a aussi permis de les classer en emprunts intégraux ou sémantiques ainsi que d'identifier des gallicismes de fréquence, des calques et des adaptations graphiques.
- 20 Dans le dernier article (*La Description lexicographique de mots polycatégoriels dits adverbes : justement, seulement*, pp. 343-354), Jean-Marcel LÉARD et Denis AMYOT illustrent une analyse de certaines unités lexicales qui « ont souvent des valeurs grammaticales et pragmatiques à côté des emplois lexicaux » (p. 343) et qui sont souvent répertoriés dans les dictionnaires comme « adverbes » sans tenir compte de leurs particularités. L'analyse des caractéristiques sémantiques et syntaxiques de ces adverbes porte à l'identification de trois autres catégories à côté de celle de l'adverbe proprement dit : les marqueurs d'ajustement référentiel, les marqueurs discursifs argumentatifs et les marqueurs discursifs illocutoires.